

La nasalisation spontanée dans les dialectes de la plaine vaudoise et fribourgeoise : conditions et extension du phénomène

Autor(en): **Burger, Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 111-112

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA NASALISATION SPONTANÉE
DANS LES DIALECTES DE LA PLAINE VAUDOISE
ET FRIBOURGEOISE :
CONDITIONS ET EXTENSION DU PHÉNOMÈNE ¹

« Le phénomène de nasalisation, que nous rencontrons à chaque instant sur notre chemin », écrit Duraffour dans ses *Phénomènes généraux* ². C'est bien à celui qui a renouvelé les études de phonétique francoprovençale que revient le mérite d'avoir formulé une explication générale d'un phénomène qui apparaît en plusieurs points du domaine francoprovençal. Mais si l'ampleur du domaine sur lequel s'exerçaient les analyses de Duraffour présentait pour lui un avantage dont il a su tirer un brillant parti, il est naturel que le manque de matériaux à sa disposition pour telle ou telle région nous invite à préciser ou à placer dans une perspective différente certains des problèmes qu'il a traités.

C'est le cas, me semble-t-il, pour les pages qu'il a consacrées à la nasalisation spontanée de la plaine fribourgeoise, région pour laquelle il ne disposait que de quelques relevés personnels ³ et d'un texte de Villargiroud ⁴.

Dans le canton de Fribourg, à l'exception de la région de Sugiez, au nord-ouest du lac de Morat, les anciennes diphtongues *ei* ⁵, et

1. Communication présentée au X^e Congrès de Linguistique et Philologie romanes, à Strasbourg, avril 1962.

2. A. Duraffour, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes francoprovençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain)*, Institut phonétique de Grenoble, 1932, p. 147.

3. *Phénomènes généraux*, p. 70 et 74.

4. Publié dans le *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande*, IV (1905), p. 25-27. Il n'a pas remarqué le point 43 (Murist) des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet, cf. *Phénomènes généraux*, p. 74.

5. Provenant en bonne partie des toniques *ë*, *ē* et *ī* qui se sont confondues dans cette région, voir H. Hafner, *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovençalischen*, vol. 52 des *Romanica Helvetica*, Berne, 1955, p. 27 et 30.

*ou*¹ ont abouti à un double résultat suivant qu'elles se trouvaient dans des mots en position tonique ou en position proclitique. Ce double résultat ressort des exemples suivants que j'emprunte aux *Relevés phonétiques de 386 localités de la Suisse romande et des régions limitrophes*² :

Barberèche (district du lac de Morat) : *vā* « tu veux, il veut », mais *vòu tu?* « veux-tu ? »

Saint-Aubin (district de la Broye) : *vā*, mais *vòu su?*

Grolley (district de la Sarine) : *vāò* → *vā*, mais *vòu su?*

Rue (district de la Glâne) : *vā*, mais *vòu su?*

De même :

Saint-Aubin : *mā* « mois », mais *mèi* (dans *mois d'août*, etc.).

Grolley : *trā* « trois », mais *trèi* (suivi d'un substantif), etc.

Une évolution semblable se manifeste dans les régions du canton de Vaud à l'ouest du canton de Fribourg :

Montet (district d'Avenches) : *vāò*, mais *vòu tu?*

Sassel (district de Payerne) : *vā*, mais *vòu tu?*

Essertine (district d'Échallens) : *vāu*, mais *vòu tè?*

Cully (Lavaux) : *vā*, mais *vòu pa* « il ne veut pas ».

« Trois » y apparaît également sous deux formes suivant qu'il est tonique ou proclitique (suivi d'un substantif) :

Sassel : *trā*, mais *trèi*

Essertine : *trā*, mais *trèi*

Cully : *trā*, mais *trèi*, etc.

On constate donc que, sous l'accent, le premier élément des deux anciennes diphtongues descendantes *ei* et *ou* s'est ouvert et que le second a eu tendance à s'amuir : *ei* > *èi* > *āi* > *āè* > *ā*, etc. ; *ou* > *òu* > *āu* > *āò* > *ā*, etc.³. L'emploi en proclise, par contre, s'est révélé conservateur :

1. Résultat convergent des toniques latines *ö*, *ō* et *ü*, cf. H. Hafner, *Grundzüge...*, p. 46 et 52.

2. Manuscrit du Bureau du Glossaire des Patois de la Suisse romande. Ces relevés ont été effectués entre 1899 et 1903 par Gauchat (Fribourg) et Tappolet (Vaud), cf. Gauchat-Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. II, n° 1099.

3. Dans une grande partie de la plaine fribourgeoise, les anciennes diphtongues *ei* et *ou* se sont confondues en *ā*, ce qui n'apparaît pas clairement dans les *Tableaux phonétiques*, qui, à part Avry-sur-Matran, ne présentent des relevés que pour des localités en

ei dans toute la plaine fribourgeoise et vaudoise avoisinante apparaît sous la forme *éi*, parfois *éi*, rarement *ai*; *ou* sous la forme *ôu*, parfois *au*, *ao*. Si dans le détail les réalisations présentent de nombreuses variétés, la divergence est nette : tendance à la monophthongaison et ouverture en position tonique, maintien des anciennes diphtongues en position proclitique¹.

C'est à l'intérieur de cette zone que les diphtongues atones ou proclitiques *éi* et *ôu* ont eu tendance à se nasaliser.

Dans les *Relevés phonétiques* manuscrits, Tappolet a par exemple noté à Puidoux : *lèiṭa* « petit lait » < lactata ; à Écoteaux : *ḍ* « au », *èi* « aux » ; à Maraçon : *hōu* « ces » (cf. *Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. III, p. 184, article *celour*), *vā* « il veut », mais *nè vḍ pa* « il ne veut pas ». Gauchat de son côté y a relevé dans la plaine fribourgeoise : à Lussy :

bordure de la zone en question (cf. toutefois les colonnes 108 et 286, 347 et 313). Dans Vaud et la région d'Estavayer, les aboutissants toniques des anciennes diphtongues *ei* et *ou* ne se sont généralement pas confondus, voir les listes ci-dessus.

1. Odin, *Phonologie des patois du canton de Vaud*, 1886, p. 32, avait déjà signalé des alternances de cette nature dans la région de Blonay.

Sporadiquement, les diphtongues protoniques se sont monophthonguées, par exemple dans une partie de la Veveyse fribourgeoise ; à Joux et Granges-de-Vesin si l'on en croit les correspondants du *Glossaire* ; à Chenens, d'après Duraffour, *Phénomènes généraux*, p. 70.

Plus on s'avance vers l'ouest dans la plaine vaudoise, plus ce système de variantes est difficile à reconnaître : d'une part les différences deviennent de plus en plus ténues, d'autre part le *Glossaire* manque de matériaux phonétiques sur ce point et il serait vain de vouloir en recueillir actuellement : les derniers patoisants se sont éteints dans la première partie de ce siècle. Les limites ouest du phénomène figurant sur la carte ci-jointe sont donc à prendre avec réserve. Voir des indications précises pour la région de Sottens dans Jaquenod, *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens*, 1931, p. 9 et suiv.

En Gruyère, les anciennes diphtongues *ei* et *ou* ont également abouti à un système de variantes toniques/proclitiques, mais dans ce dernier cas, c'est le second élément atone de la diphtongue qui a triomphé : *bè* « bois » contre *bi pā* < **bèi pā* « ne bois pas » ; *i pa* « il peut » contre *i pu pā* < **i pōu pā* « il ne peut pas », cf. l'article novateur de Gauchat, auquel la présente étude doit beaucoup, *Unité phonétique dans le patois d'une commune* [Charmey], dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen* (Festschrift H. Morf), Halle, 1905, p. 199 s.

Dans le même article, p. 196, Gauchat a reconnu à Dompière jusqu'à trois résultats des deux anciennes diphtongues : « 1) *èy*, *òw* lorsque la formule ne porte aucun accent ; 2) *ay*, *aw* sous un accent secondaire ; 3) *ā_e*, *ā_o*, avec des *e* *o* à peine perceptibles, sous un accent fort ». Ce système, qui ne ressort pas très clairement des *Tableaux phonétiques* (point 42, Dompière), ressemble fort à la situation des diphtongues de Lourtier, telle que l'a décrite G. Bjerrome, *Le patois de Bagnes (Valais)*, *Romanica Gothoburgensia*, VI, Stockholm, 1957, p. 32.

tsōndār « chaudière »; à Belfaux : *ēdūtā* « sauter »; à Grolley : *ēidī* « aider »; à Surpierre : *fōtsī* « manche de faux » < *falcariu*, etc.

La liste d'exemples suivante illustrera le phénomène. Ils proviennent de deux localités fribourgeoises où j'ai fait les enquêtes les plus poussées, Magnedens sur la rive droite de la Glâne et Cottens sur la rive gauche (abrégés M et C).

I. EN POSITION ATONE DANS LE MOT.

drāitī « droitier », cf. *drā* « droit » M

tsōdēyī « faire chaud », type *chaudoyer*, cf. 3^e p. *tsōdāyē* C

ēidī « aider », cf. 3^e p. *āqē* M

āēidā « aide », type *aideur* M

tsāšæirū « feu des brandons » (suffixe -ariolu) M

çēi « éclairer » C

pwēji « puiser », cf. 3^e p. *i pwājē* C

krēji « croiser », cf. 3^e p. *krājē* C

krēijō « croisillon » M

vōdā « sorcier » M

ēdītō « sauter » C

ōujō « user » M

II. EN POSITION PROCLITIQUE DANS LA PHRASE.

1) Outils grammaticaux.

dō, *dōd*, *dōū* « du », *ō*, *ōd*, *ōū* « au » M; *dō*, *ō* C

dē, *dāē*, *dēi* « des », *ē*, *āē*, *ēi* « aux » M et C

yè, *lēiy avāi pu de rōjō* « hier, il y avait peu de rosée » M

avwē lī « avec lui », cf. *vē avwā* « viens avec » C

dērāē lej ôlè « derrière les ailes » M

nēd é toparē trè « j'en ai cependant trois » C

lō dū « je leur dis », cf. *vēr lā* « vers eux » C

elō éé « ceux-ci », type *cestour* + *çà*, cf. *elāēē* « ceux-ci », type *cestour* + *ci* M

l é jō là fāvrà « j'ai eu la fièvre » M

eti y ā lèy a jō prōu de frètè « cette année il y a eu beaucoup de fruits » M

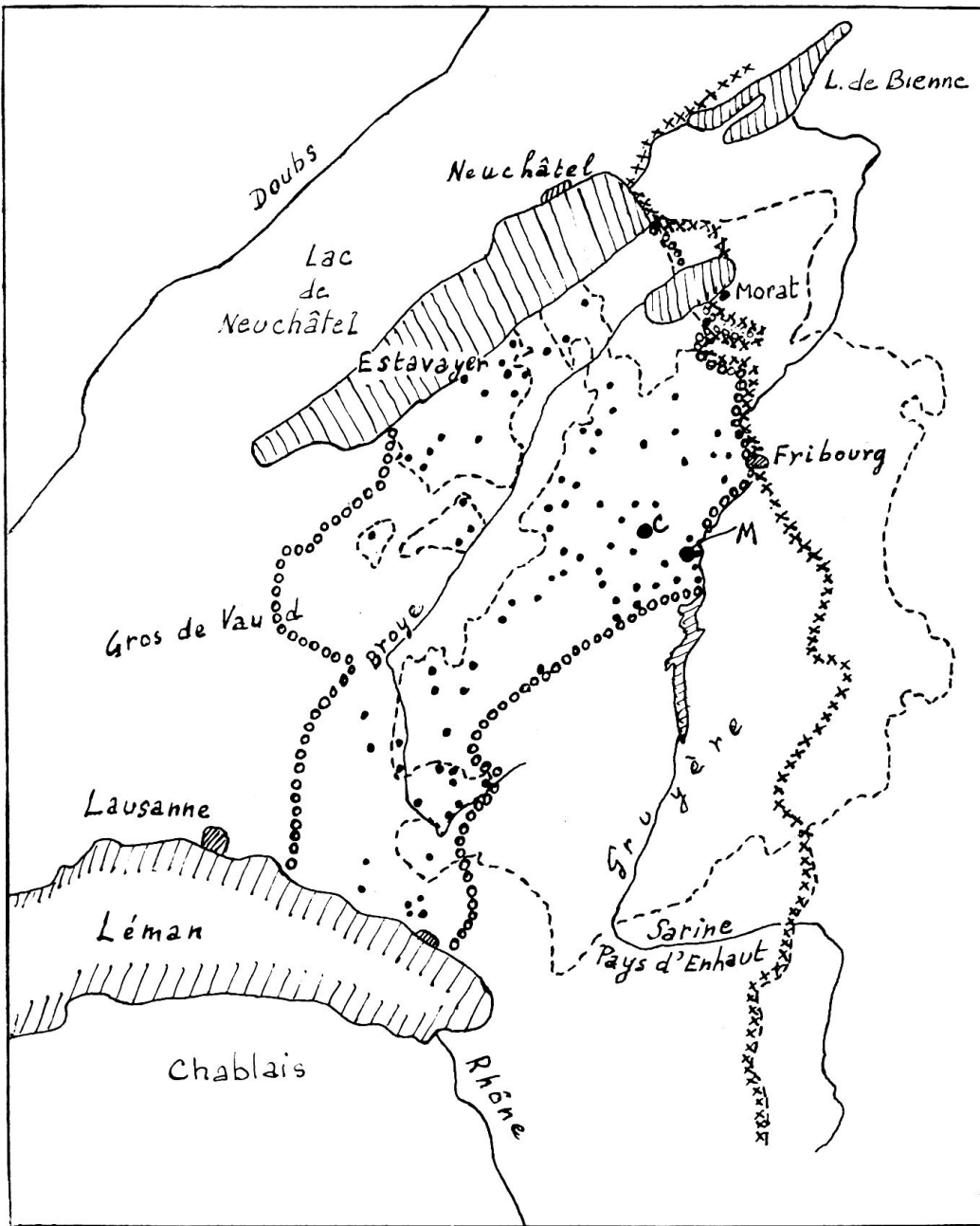
2) Mots indépendants.

dēi pē nā « des cheveux noirs », cf. *dēi bi pā* « de beaux cheveux » C
Frāṣēi Mōnā « François M. », cf. *nuērō Frāṣā* « notre François M »
ōu vēi là lunā « on voit la lune » M
i bēvu prā « je bois beaucoup », cf. *i bāvu* « je bois » C
eavē lu tsmē pēr kā « savoir le chemin par cœur », cf. *eavā* « savoir » C
fajaē frā « il faisait froid » M
pwōrēi dōrà nēvatsi « il pourrait bientôt neiger » M
l è tsejāē eu lu ku « il est tombé sur le derrière », cf. *l è tsejā* « il est tombé » M
va pē lu drē tsmē! « parle franchement ! » C
rēi k apō « rave qui appond, consoude, *symphytum officinale* » M
nō tsērū « neuf charrues », cf. *nēd é nā* « j'en ai neuf » C
ō bō tsōēru « un bœuf coupé », cf. *lu bā* M et C
dēdzō kē vē « jeudi prochain », cf. *vīvu dēdzā* « je viens jeudi » C
la ēyō [fleur] *gōḥa* « la crème fouettée », cf. *la ēyā* « la crème » C
ō mōtēō hā « un mouchoir blanc », cf. *lu mōtēā* « le mouchoir » M
i kwē dēj ā « il cuit des œufs » C
pwējē dē l ivwē ō pwā « il puise de l'eau au puits », cf. *i pwājē* « il puise » C
la krē hātse « la Croix blanche, cabaret », cf. *la krā* « la croix » C

La différence entre formes accentuées et formes atones ou proclitiques des anciennes diphtongues *ei* et *ou* est bien établie : les premières se sont ouvertes et monophthonguées, les secondes se sont nasalisées sous la forme *ē*, *aēi*, *aē*, *ēi* d'une part, *ō*, *ōu*, *ōō* d'autre part ¹.

Cette tendance à la nasalisation des diphtongues atones se manifeste dans une aire étendue comprenant la majeure partie de la plaine fribourgeoise, la Broye fribourgeoise et vaudoise, jusqu'aux environs de Vevey (voir la carte). Il faut toutefois souligner que cette tendance se réalise de façon irrégulière selon les endroits. Les sujets que j'ai interrogés à Cottens nasalisent pour ainsi dire sans exception les diphtongues atones. A Autavaux, par contre, les cas de nasalisation sont extrêmement

1. Mêmes variations, souvent très difficiles à saisir, dans les résultats des nasales héritées : M *aēsāēbu* « ensemble », *dēmaēidzē* « dimanche », *ēāi* ou *ēē* « sans », *dōōdzērā* « dangereux », *ōūdžē* « onze », etc.



- xxxxxxx limites des langues française et allemande.
- ooooooooo zone où les anciennes diphtongues se maintiennent en position proclitique ou atone et tendent à se monophthonguer en position tonique.
- localités où la nasalisation des diphtongues proclitiques ou atones est attestée

rare¹. Des deux personnes interrogées à Murist par Jeanjaquet et Gauchat en vue des *Tableaux phonétiques* (point 43), la plus jeune a une tendance beaucoup plus prononcée à nasaliser que sa mère :

Col. 14-16. *lèy ävè pu dè rǒžǎ*, la jeune *ävè*.

54. *la kráijǎ* Jeanjaquet, *lá krèyjǎ* Gauchat, la jeune *krèi-*

114. *faótsi* Jeanjaquet, *fówtsi* Gauchat, la jeune *fótsi*, etc.

A Magnedens, où j'ai fait un séjour de deux semaines en 1954, mon principal témoin nasalise les deux diphtongues atones dans une proportion d'environ 90 % des cas². Il m'a donné entre autres : *l a dèi fǎtè prèvǒndè* « il a des poches profondes, il prend plus que son dû ». *Dékuti avwè(i) lu pǎnu* « démêler les cheveux avec le peigne », suivi de l'exemple : *lej ēifǎ lǔlǒ èvǎ kǎ lǒ dèkǔlǒ le pǎ avwè lu pǎnu* « les enfants crient souvent quand on leur démêle les cheveux avec le peigne ». J'ai souvent noté également une nasalisation très faible, dont je doutais si elle était le produit de mon imagination ou une réalité : *hǒu pǎ èǒ èvǎ ēibwèlǒ* « ces cheveux sont souvent emmêlés ». Mon sujet m'a donné trois formes pour la consoude : une forme spontanée, *rēi k apǒ*; puis, en répétant à ma demande, *rǎ: k aǎǒ*; enfin, une forme légèrement nasalisée dans cet exemple non extorqué : *le bune fēne bétǒvǎ kǒte kǔ dè la rēi k apǒ eu lu buriyǒ dè l aēifǎ* « les sages-femmes appliquaient parfois de la consoude sur le nombril du nouveau-né ».

Il faut d'ailleurs tenir compte d'une tendance inverse des patois en question, la dénasalisation des nasales d'origine. J'ai relevé à Magnedens les exemples suivants : *trèiteǎ* « planche à hacher la viande, type *tranchoir* », *aiçǎnu* « enclume », *aifǎ* « enfer », *èi* « en »; *èou* « son », *prǎyǒu* « ils prient ». Le même témoin a prononcé « automne », ancien fribourgeois *outon*³, de quatre manières différentes : *outǒ*, *ǒtǒ*, *ǒlǒu*, *outǒ*. On voit par cet exemple combien la nasalisation est une tendance soumise à des tiraillements contradictoires.

1. Cf. *Dialectes suisses. Disques et textes explicatifs édités par les Archives phonographiques de l'Université de Zurich*, II, Patois suisses romands, fasc. 1, Frauenfeld, 1959 (Autavaux et l'Etivaz) publié par O. Keller † et E. Schüle, p. 6.

2. Notons que dans les textes qu'il écrit lui-même, il note sans exception les diphtongues atones par *in* et *on*, ce qui est également le cas des correspondants du *Glossaire* pour Villargiroud et Romont.

3. C'est-à-dire *outǒ*; cf. *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. II, p. 120.

Parmi les mots indépendants, ce sont, comme il est naturel, les outils grammaticaux, articles, pronoms, etc., qui sont en premier lieu susceptibles d'apparaître sous une forme nasalisée. Les substantifs, eux, ont tendance à conserver leur forme tonique quelle que soit leur position dans la phrase. Ainsi des monosyllabes comme *mā* « miel », *ā* « œuf », *pwā* « puits », *dā* « doigt », *nā* « neige », ou des dissyllabes comme *vāru* « verre », *ārā* « heure », *pādzu* « pouce » ne se sont-ils jamais présentés sous la forme proclitique dans mes relevés. Mais la liste est aussi longue des substantifs présentant la double forme tonique et proclitique, comme *bā/bō* « bœuf », *krā/krē* « croix », *pā/pē* « pois » et « cheveu », *dēdzā/dēdzō* « jeudi », etc.

S'il est facile de comprendre pourquoi des mots comme *mā*, *nā*, *dā* ou *pādzu* se présentent toujours sous la forme tonique — on ne dit guère en patois *du miel doux*, *de la neige blanche*, *un doigt*, *un pouce malade*, il est plus étonnant de constater la différence de traitement entre C *un ār è dmi* « une heure et demie » et *dēdzō kè vē* « jeudi prochain » ou entre M *ōun ā kri* « un œuf cru » et *dēi pē eē* « des pois secs ». Dans l'ensemble, pourtant, les formes toniques et les formes proclitiques apparaissent dans un désordre qui s'explique par le jeu très subtil des accents de phrase, principaux ou secondaires, où le débit et la psychologie du sujet parlant sont la plupart du temps déterminants.

Ainsi mon excellent témoin de Magnedens, Denis Pittet, m'a donné à cinq minutes d'intervalle ces deux exemples :

il a fā ōna pērdā « il a fait une perte ».

hā fīyētā l ā fāe ea prēyīre « cette fillette a fait sa prière ».

Dans le premier cas, il a fait un léger arrêt sur *fā* pour réfléchir à la suite, d'où la forme tonique. Même alternance dans :

eti ā, lēy a jā ōu mǎe dē prētērā « cette année, il y a eu énormément de pommes de terre ».

eti ā, lēy a jō prō dē prētērā « cette année, il y a eu beaucoup de pommes de terre ».

l ā jō lu eā dzēvrō(u) « il a eu un coup de sang ».

Dans le premier exemple, le témoin s'est arrêté sur *jā* comme si la phrase était terminée ou qu'il ne trouvait pas ses mots.

Ailleurs il me donne spontanément deux variantes :

ei lāēu l è méyō (ou *méyā*) *tè l ôtru* « ce drap de lit est meilleur que cet autre ».

pu praō (ou *prā*) *atāndr* « je peux bien attendre ».

l è tsējaē (ou *tsējā*) *eu lu ku* « il est tombé sur le derrière ».

Il est pourtant significatif que la variante atone m'ait toujours été donnée la première. La forme tonique de ces trois exemples doit résulter d'une « réflexion » du sujet : il m'aura donné comme par scrupule les variantes toniques que j'aurais obtenues si j'avais demandé ces mots isolément.

Enfin, à la question « le chat a le poil blanc », j'ai relevé : *lu tsā l a lu pāē bā* et mon sujet a ajouté : « on entend parfois *pā*, mais c'est une forme moins belle ».

A Cottens, où mes sujets répondaient avec moins de « scrupules », les résultats présentent les mêmes hésitations entre formes toniques et formes proclitiques. *εavā* « savoir » prend la forme proclitique *εavē* dans les exemples suivants :

εavē alō ē kōtā lēj è « savoir marcher en fermant les yeux ».

εavē lu tsēmē pēr kā « savoir le chemin par cœur ».

Bārē « boire » au contraire reste inchangé dans : *bār trē vāru* « boire trois verres », *bāvū ō vāru dē vē* « je bois un verre de vin ». Mais la nasalisation s'observe dans : *i bēvu prā* « je bois beaucoup », *bē dē l ivvè tādē* « il boit de l'eau tiède ». Cf. *i pwājē* « il puise » contre *pwējē dē l ivvè ō pwā* « il puise de l'eau au puits » ; (*i*) *krājē* « il croise » contre *krējē le brē* « il croise les bras ». Mais (*i*) *ājō* « ils usent » (6^e p. de *ōjō*) se maintient dans : *ājō lōj ōyō* « ils usent leurs habits ».

Comme *boire*, *kwārē* « cuire » reste inchangé dans : *kwārē dēj ā* « cuire des œufs », tandis que j'ai obtenu : *i kwē dēj ā* « il cuit des œufs ».

Ces exemples pourraient être multipliés. Ils sont suffisants pour montrer que les anciennes diphtongues *ei* et *ou* ont tendance à prendre la forme proclitique, nasalisée ou non, chaque fois que le mot indépendant n'est pas frappé dans la phrase par un accent principal ou par un accent secondaire suffisamment insistant. Que certains mots échappent curieusement à cette tendance n'infirme pas ce qui précède.

Cette particularité des patois de la plaine fribourgeoise et de la Broye

vaudoise et fribourgeoise présente bien des analogies avec celle étudiée par Gauchat à Charmey en Gruyère¹ où le deuxième élément des anciennes diphtongues *ei* et *ou* a triomphé en position proclitique : *avè* « avoir » mais *avi fā* « avoir faim » ; *nā* « neuf », mais *nu fēne* « neuf femmes ». Mais je ne saurais suivre Gauchat dans l'étude qu'il a consacrée au patois de cette localité lorsqu'il considère que les formes proclitiques ne naissent qu'immédiatement devant l'accent : *avi fā*, *nu fēne*, et que dans *avi paçēsè* « avoir patience », *avi* serait analogique ; p. 200 : « j'ai pourtant noté accidentellement *i uje to fère* = *il ose tout faire*, *avi du korādzo* = *avoir du courage*. Ces formes s'expliquent certainement par l'analogie : *avi fā* (*avoir faim*) fait naître *avi paçēsè* (*avoir patience*) et enfin *avi du korādzo*. Le Charmeysan finit par employer *avi*, etc., toutes les fois que le verbe est placé devant l'accent ». En faisant appel à l'analogie, Gauchat, qui exprimait des vues très neuves sur des phénomènes alors mal connus, me semble avoir cédé au besoin de formuler des règles strictes alors que ces variations syntactiques apparaissent étroitement liées au débit et à la psychologie du sujet parlant.

Il est clair que plus le mot susceptible d'une double évolution, tonique ou proclitique, se trouve proche d'un fort accent de phrase, plus il aura tendance à prendre la forme proclitique. Ainsi s'explique le double traitement de « je bois » dans : *bāvu ò vāru* « je bois un verre » et *i bēvu prā* « je bois beaucoup ». On constate également que certains mots ne prennent la forme proclitique que dans un syntagme figé : *bā* garde toujours sa forme tonique sauf dans la formule *bō tsōcru* « bœuf coupé » (M et C). Le volume du mot joue aussi un rôle non négligeable : *kwārè* « cuire » se maintient dans *kwārè dēj ā* « cuire des œufs » tandis que *kwā* « il cuit » devient *kwē dēj ā* « il cuit des œufs » (C). Pour qu'un mot apparaisse sous la forme protonique, nasalisée ou non, il suffit qu'il ne soit frappé d'aucun accent secondaire à l'intérieur d'un groupe respiratoire. Quand on dit à C *nō tsaşanī* « neuf châtaigniers » ou *nō tsērū* « neuf charrues » aussi bien que *nō bā* « neuf bœufs », c'est que dans les trois cas *nō* est atone : l'analogie n'est pas en cause.

Ceci nous amène aux vues exprimées par Duraffour sur ce phénomène, *Phénomènes généraux*, p. 73 s. : « Une évolution singulière aussi est celle que nous avons pu également noter dans les diphtongues de Fribourg, en position proclitique : c'est le *prō* d'Autigny opposé à *prā* accentué. La na-

1. *L'unité phonétique dans le patois d'une commune.*

salisation d'anciennes diphtongues ne se présente-t-elle en Suisse que dans le cas de proclise? Le fait est que, dans cette région — à laquelle elle me semble d'ailleurs limitée — je ne l'ai rencontrée que dans ce cas. Je l'ai relevée à Autigny, Chenens, Montagny : *dò, ò* « au, au », *dē, ē* « des, ès »... L'ALF a enregistré au P. 40 : *mó ò bré* « mal au bras »..., *pwǎrō, -ōz* « peureux, -euse »... Les *Tabl. phon.* ont laissé échapper le phénomène... Mais les matériaux du *Glossaire* sont venus les compléter, et ils donnent une documentation abondante pour Villargiroud, Fribourg, — qui peut être probablement considéré comme le centre d'une aire sans doute plus étendue autrefois...

« Un texte donné dans le *Bull. du Gloss.* (IV, 25 ss.) permet en effet de constater que, dans ce parler, la nasalisation a atteint aussi bien les anciennes diphtongues accentuées que celles qui se trouvaient en proclise, ou en position protonique : *ò* de *au* dans *jò* < *habutu*, ... *ē* de *ai* dans *krēyu* « je crois »... Cet état phonétique est assez exactement celui que nous connaissons plus tard dans le patois de Cuisiat (Ain). D'autre part, ces faits donnent une idée de la façon dont s'accomplissent les régressions : un traitement qui a été général n'est plus conservé dans certains parlers que par des mots non accentués, c'est-à-dire moins saillants dans le discours, d'autre part fossilisés par leur emploi constant comme « outils grammaticaux ».

Cet exposé appelle quelques remarques. La nasalisation des diphtongues se produit à Villargiroud dans les mêmes conditions que dans le reste de la plaine fribourgeoise. Toutes les anciennes diphtongues nasalisées dans le texte allégué par Duraffour se trouvent en position protonique ou dans des mots qui, dans la phrase, ne sont pas frappés d'un accent principal. « Je crois » se dit *krāyu* à Villargiroud comme à C ou à M. Dans le texte cité, le mot apparaît sous la forme *krēyu* parce qu'il est suivi de *bē* sur lequel porte l'accent du groupe : *krēyu bē* « je crois bien », comme on a vu à C *krējè le bré* « il croise les bras », *i bēvu prā* « je dois beaucoup ». Les anciennes diphtongues *ei* et *ou* toniques apparaissent à Villargiroud comme ailleurs sous la forme *ā* : *nā* « noir », *grājā* « grandeur », etc. Il faut donc renoncer à l'idée que la nasalisation spontanée aurait été autrefois un phénomène plus général dans la plaine fribourgeoise et qu'il aurait affecté toutes les anciennes diphtongues, tant toniques¹ qu'atones.

1. Relevons toutefois que le fait se produit dans deux localités de la région d'Estavayer — région où la monophthongaison des anciennes diphtongues sous l'accent est

Il n'est pas non plus heureux d'assimiler les conditions dans lesquelles le phénomène de la nasalisation spontanée apparaît en « couètsou » d'une part, au point 40 de l'ALF d'autre part (Le Pont, dans la vallée de Joux). La nasalisation dans cette dernière région se produit essentiellement en position tonique ¹, dans des conditions que je n'ai pas à décrire ici, mais qui se retrouvent dans de nombreux patois du Dauphiné, de l'Isère, de l'Ain et du Jura. Duraffour a expliqué de façon convaincante la nasalisation des diphtongues toniques, telle qu'il en a relevé par exemple aux Avenières (Isère), *nâê* « neige », *dâê* « doigt » : « La dépense d'air, très forte sur l'élément intense de la diphtongue, a amené, comme conséquence de la raréfaction dans la bouche, la chute automatique du voile du palais » (*Phénomènes généraux*, p. 75). Mais il est plus difficile de le suivre lorsqu'il ajoute : cette explication « doit-elle être retenue pour la Suisse [= Fribourg] ? Je le pense aussi, puisque les conditions d'accent et de dépense d'air ne diffèrent pas de ce qu'elles sont chez nous. On peut très raisonnablement songer à un « appel d'air » qui se serait produit lorsque les diphtongues *au*, *ai* ont été, par l'intensité subséquente, sollicitées vers *au*, *ai* : c'est le premier élément qui s'est nasalisé alors, et il a gagné de là toute la diphtongue, subsistant naturellement dans la monophthongue ».

Formes ascendantes des diphtongues (*au*, *ai*) dont le premier élément se serait nasalisé par appel d'air dû à l'intensité subséquente, nasalisation gagnant de là toute la diphtongue, ces vues constituent un parallèle séduisant avec l'explication de la nasalisation des diphtongues accentuées, type *dâê* « doigt », mais elles manquent de points d'appui dans la réalité et les notations de Jeanjaquet dans les *Tableaux phonétiques* ne vont pas dans ce sens, cf. colonne 311 (point 43, Murist) : *laõ këzyi* « se taire », 313 : *saõ fěně* « ces femmes ».

Quelques passages de la récente mise au point de G. Straka sur les voyelles nasales éclaireront le problème ² :

moins avancée que dans le centre du canton de Fribourg —, mais uniquement à partir d'un ancien *āo*. Gauchat l'a noté comme particularité d'un témoin à Lully : *lā* « loup », *dôlā* « douleur ». Le correspondant du *Glossaire* à Montbrelloz écrit *servetan* « serviteur », forme qui se retrouve dans un texte des environs d'Estavayer recueilli dans le *Glossaire* de Bridel, cf. ci-dessous, p. 303.

1. *Tableaux phonétiques*, point 5, colonnes 3, 38, 51, etc.

2. *Remarques sur les voyelles nasales, leur origine et leur évolution en français*, *Rev. ling. rom.*, t. XIX (1955), p. 245 ss.

« Du point de vue articuloire, ces voyelles exigent l'abaissement du voile du palais ... Les voyelles nasales ne sont donc pas des articulations uniquement nasales, mais bucco-nasales. Elles s'articulent en fait, comme les voyelles orales, dans la cavité buccale, et cette articulation est seulement accompagnée d'une résonance nasale qui ne varie guère et qui, par conséquent, ne permettrait pas de distinguer les différentes voyelles nasales... L'orifice labial n'est pas le même, il est rétréci pour les nasales par rapport aux voyelles orales » (p. 247).

« Étant donné que l'air phonatoire s'écoule à la fois par la bouche et par le nez, il en passe par le canal buccal moins que pour les voyelles orales et il s'ensuit une diminution de la pression d'air dans la cavité buccale; aussi les muscles articuloires (dont ceux de la langue) réagissent-ils moins : ils se tendent moins, la langue elle-même s'abaisse et le résonateur buccal, moins tendu, augmente de volume » (p. 248).

Abaissement du voile du palais permettant à une certaine masse d'air de passer par le nez, rétrécissement de l'orifice buccal, relâchement des muscles articuloires, tels sont les éléments qui rendent compte de la nasalisation en proclise dans la région étudiée. Le sobriquet par lequel les habitants de la Gruyère désignent les habitants de la plaine, les « couëtso », c'est-à-dire « les lourds, les mous », s'il est fort contestable pour ce qui est de leur caractère, n'en contient pas moins une part de vérité quant à leur prononciation : l'articulation des voyelles grüeriennes est beaucoup plus « claire » que celle des habitants du bas-pays ¹. Une prononciation lourde et molle des diphtongues *ei* et *ou* a ainsi abouti à la double évolution que l'on sait : en position protonique ou proclitique, par suite d'un relâchement articuloire et d'un rétrécissement buccal (le deuxième élément de la diphtongue est plus fermé que le premier), le voile du palais s'abaisse plus ou moins et laisse passer une certaine quantité d'air par le nez, d'où une tendance de la diphtongue à se nasaliser; en position tonique, par suite de l'amuïssement du deuxième élément et de l'ouverture du premier, la diphtongue aboutit à la voyelle *ā*, voyelle qui exige le moins d'effort des organes.

Il est plus difficile de se prononcer sur la date où les anciennes diph-

1. La différence est plus sensible encore si l'on compare l'articulation des diphtongues de la plaine fribourgeoise avec celle du Valais central qui se situe très en arrière (*Tableaux phonétiques*, p. 164) : on sait qu'elles ont souvent donné naissance à un *k* « parasite », cf. Gerster, *Die Mundart von Montana*, 1927, p. 145 ss.

tongues *ei* et *ou* ont commencé leur double évolution vers une forme tonique se différenciant d'une forme proclitique, nasalisée ou non. On constate que dans sa traduction en patois de la Basse-Gruyère des Bucoliques de Virgile, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Python ¹ écrit *au* la diphtongue des mots accentués comme *laup* « loup », *bau* « taureau » aussi bien que celle des inaccentués comme *dau* « du », *laur* « leur », etc. ; de même *meil* « miel » comme *deis* « des ». Dans le *ranz des vaches* gruérien édité en 1813 par Tarenne ² il n'existe pas non plus de différences entre formes toniques et formes proclitiques, alors qu'elles sont parfaitement marquées dans toutes les chansons fribourgeoises réunies par Haefelin en 1879 ³. On pourrait en conclure que les diphtongues en question ont commencé à diverger au début du XIX^e siècle, mais cette conclusion reste peu assurée, les graphies de Python et de Tarenne pouvant être archaïsantes et ne pas représenter fidèlement la prononciation du temps.

De plus de poids me semble être le fait que tant dans le Gros de Vaud que dans le Pays d'Enhaut les diphtongues toniques et proclitiques étaient encore confondues au début de ce siècle + : le système de variantes de la plaine fribourgeoise et de la Broye se présente donc comme une innovation qui semble assez récente.

Quoi qu'il en soit, la première attestation de la nasalisation des diphtongues atones est fournie par un texte de la région d'Estavayer recueilli au milieu du XIX^e siècle par Favrat pour illustrer le Glossaire de Bridel ⁵. Peut-être est-ce également un fait significatif pour la chronologie que de constater que des deux témoins interrogés par Gauchat à Estavayer, l'un, né en 1824, ne nasalise pas les diphtongues atones, l'autre, né en 1861, prononce *dō* « du », *tsōçq* « chaussée », etc. ⁶. Taverney note de même en 1905 pour Jongny (Vaud) : « *ō* « au », variante *au* : la prononciation de la diphtongue me paraît plus ancienne ; je l'entends surtout dans la bouche des très vieilles personnes ⁶. »

1. Cf. Gauchat-Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, t. I, n° 531.

2. *Recherches sur les Ranz des vaches ou sur les chansons pastorales des bergers de la Suisse*, Paris, 1813, p. 65 ss.

3. Haefelin, *Les patois romans du canton de Fribourg*, Leipzig, 1879, p. 130 ss.

4. *Tableaux phonétiques*, passim ; Keller-Schüle, *Dialectes suisses...*, *op. cit.*, p. 13.

5. Bridel, *Glossaire du Patois de la Suisse romande*, Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, t. XXI, p. 449.

6. Matériaux manuscrits du *Glossaire*.

L'alternance entre formes toniques et formes proclitiques, quelle que soit l'époque à laquelle elle remonte, est suffisamment bien établie pour créer des formes analogiques. Jaberg a montré que la troisième personne du verbe « allaiter » est généralement analogique de l'infinitif ¹. En face d'un ancien *aleiti*, on doit supposer un analogique *aleite* (au lieu du phonétique *aléte*), qui aboutit normalement à *alâtè*. Je relève en effet à Magnedens et Cottens *alētī*, 3^e p. *alâtè* — cf. également *çēri* « éclairer », 3^e p. *çārè* dans la plaine fribourgeoise ² —, alors que *a* latin suivi d'une mouillure aboutit à *é* ³. *Alētī/alâtè*, *çēri/çārè* entrent ainsi dans l'alternance courante *ē* atone ou proclitique/*ā* tonique, cf. ci-dessus, p. 294. Il semble bien que c'est dans ce sens qu'il faut chercher l'explication de *M rā* « rave » < *radīce*, en face de *ré* « rayon » < *radīu* : le représentant de *radīce* n'étant employé qu'en position proclitique dans ce village ⁴, *rēi k apō* « consoude », *rēi ròètà* « carotte, litt. racine roussette », on a créé un *rā* « rave » à partir de la forme proclitique *rēi* selon l'alternance *ē/ā*.

Une autre création est plus intéressante par ses conséquences. Le latin *illac* survit dans les cantons de Vaud et de Fribourg sous la forme tonique *lé* « là, là-bas » : *C l é lé* « il est là-bas ». Mais il survit également sous une forme proclitique au sens du français « y » : *C fō lē alō* « il faut y aller ». Cette forme proclitique, qui correspond exactement au traitement du latin *-lac-* dans *alētī* « allaiter », est attesté depuis le xv^e siècle (sous une forme évidemment non nasalisée) : « on les *lei* dege portar », on les y doit porter ⁵. Or, j'ai obtenu à Cottens en réponse à la question « vas-y » : *va lā*. Cette forme *lā* est confirmée par deux correspondants fribourgeois du *Glossaire*; celui de Prez-vers-Siviriez, tonique *lé* « là », proclitique *tē lēy òdri pā rē* « tu n'y retourneras pas », tonique *alâdè lā* « allez-y » et celui de Romont, tonique *lé* « là », proclitique *lē ișè vu?* « y êtes-vous? », tonique *alâdè lā* « allez-y ». Cette forme accentuée *lā* « y »

1. Über die assoziativen Erscheinungen in der Verballexion einer südostfranzösischen Dialektgruppe, Aarau, 1906, p. 21.

2. Glossaire des Patois de la Suisse romande, t. IV, p. 90.

3. Cf. Gauchat, *Le patois de Dompierre*, Halle, 1891, p. 16; B. Hasselrot, *Étude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle*, Uppsala, 1937, p. 61.

4. « racine » se dit *rașênâ* < *radīcīna*.

5. Jeanjaquet, *Un document inédit du français dialectal de Fribourg au XV^e siècle*, dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen* (Festschrift H. Morf), Halle, 1905, p. 291. Cf. le traitement parallèle de *çà*, *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. III, p. 1.

ne saurait remonter en droite ligne au latin *illac*. Il ne fait guère de doute qu'elle est née à partir de la forme protonique, entraînée dans le sillage de l'alternance \bar{e}/\bar{a} pour rendre l'équivalent du français « y » en position tonique.

On sait d'autre part que les patois francoprovençaux de Suisse romande emploient la forme proclitique de *là* au sens de « lui » conjoint : C *fó làè èplikò* « il faut lui expliquer ». Le fait est également attesté dès le xv^e siècle : « à cuy que *ley* plait »¹. Or, à côté de *fò eā pòr lì* « fais cela pour lui », *avwè lì* « avec lui », mes témoins de Cottens disent *di lu lā* « dis-le-lui », création remarquable, car elle avait contre elle tant l'existence de *li* « lui » que l'homonymie de *lā* « leur ». *Di lu lā* signifie en effet aussi bien « dis-le-lui » que « dis-le-leur »². Cette création est d'ailleurs assez ancienne puisqu'on la retrouve dans le texte d'Estavayer qui figure dans le Glossaire de Bridel, p. 450 (cité ci-dessus, p. 303) : « Apportadé vitou sa premîre roba et betadè-la-lā; betadè *lin* onna bagua à son dâ. »

Lausanne.

Michel BURGER.

APPENDICE

Liste des localités où est attestée la nasalisation des diphtongues atones ou proclitiques (d'après les matériaux du *Glossaire*, Duraffour, *Phénomènes généraux*, p. 74 et mes propres relevés).

VAUD.	District d'Oron :	District de Payerne :
District de Vevey :	Bussigny	Grandcour
Chardonne	Carrouge	
Corseaux	Chesalles	FRIBOURG.
Corsier	Écoteaux	District de la Ve-
Jongny	Maracon	veyse :
District de Cully :	Oron-Châtel	Attalens
Chexbres	Palézieux	District de la Glâne :
Puidoux	Rogivue	Auboranges
	Ropraz	

1. Jeanjaquet, *op. cit.*, p. 291.

2. Cf. l'emploi très large de la particule *y* signalé à Genève, au xvii^e siècle, par Poullain de la Barre, *Essai des remarques particulières sur la langue françoise pour la ville de Genève*, Genève, 1691, p. 22 ss.

Billens	Chésopelloz	Cousset
Châtonnaye	Cormagens	Delley
Chavannes-Or-	Corpataux	Dompierre
sonnens	Corserey	Estavayer
Écublens	Cottens	Forel
Fuyens	Écuvillens	Grandsivaz
Hennens	Farvagny-Petit	Léchelles
Lussy	Givisiez	Mannens
Macconnens	Grolley	Montagny-Monts
Middes	Illens	Montagny-Ville
Mossel	Lentigny	Montborget
Prez-vers-Siviriez	Lossy	Montbrelloz
Romont	Lovens	Morens
Siviriez	Magnedens	Murist
Torny-le-Grand	Onnens	Praratoud
Ursy	Ponthaux	Rueyres-les-Prés
Villargiroud	Posat	Seiry
Villarimboud	Rossens	Sévaz
Villarsiviriaux	Rueyres-Saint-	Surpierre
Villaz-Saint-Pierre	Laurent	Vallon
Vuarmarens	Villarlod	Vesin
Vuisternens	Villars-sur-Glâne	Vounaise
	Villarsel-Gibloux	Vuissens
District de la Sarine :	District de la Broye :	District du Lac :
Autigny	Autavaux	Courgevaux
Belfaux	Chapelle	Courtion
Chénens		